

Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1999)

Heft: 120

Artikel: À la vie à la scène

Autor: Reiwald, Cornelia

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

À la vie à la scène

Marthe Keller n'est pas à une carrière près : l'actrice bâloise a laissé en coulisses ses cahiers du cinéma pour s'attaquer à l'opéra, avec une première mise en scène lyrique d'envergure, *Le Dialogue des carmélites*, donnée il y a quelques mois à Strasbourg. En attendant d'autres livrets...

Quand Rudolf Berger, directeur de L'Opéra national du Rhin à Strasbourg téléphone en novembre 1998 à Marthe Keller pour lui proposer la mise en scène de la nouvelle production *Dialogue des carmélites* de Francis Poulenc et Georges Bernanos, elle ne répond pas d'abord. Surprise, étonnée, puis touchée par l'offre, elle prend le temps de réfléchir. Car elle a l'habitude de considérer des rôles de cinéma ou de théâtre. Mais la mise en scène... Jusqu'ici, elle avait toujours refusé, ne se sentant pas prête, encore liée corps et âme à son métier d'actrice. Au fil des jours, la tentation s'y mêle. Puis la peur. Et c'est encore non ! Elle en parle autour d'elle, à ses amis, à ses collègues professionnels, dans le monde du spectacle. Les encouragements dominent. Hugues Gall, Ozawa, Abbado et les autres grands du monde de la musique ne lui laissent pas le choix. Noël 1998 : elle se retire dans son chalet à Verbier et c'est dans le calme et la solitude qu'elle fait le grand pas. Elle signera sa première mise en scène.

Marthe Keller est une enfant de Bâle : elle y fait ses classes et prend ses premières leçons de danse classique au théâtre de la ville. Déjà le métier du spectacle l'attire. Danseuse - « la musique était ma meilleure amie » dit-elle - et un jour actrice. Elle ne le sait pas encore.

Petit rat au corps de ballet de Bâle, elle est vite remarquée et s'imagine une carrière de danseuse étoile.

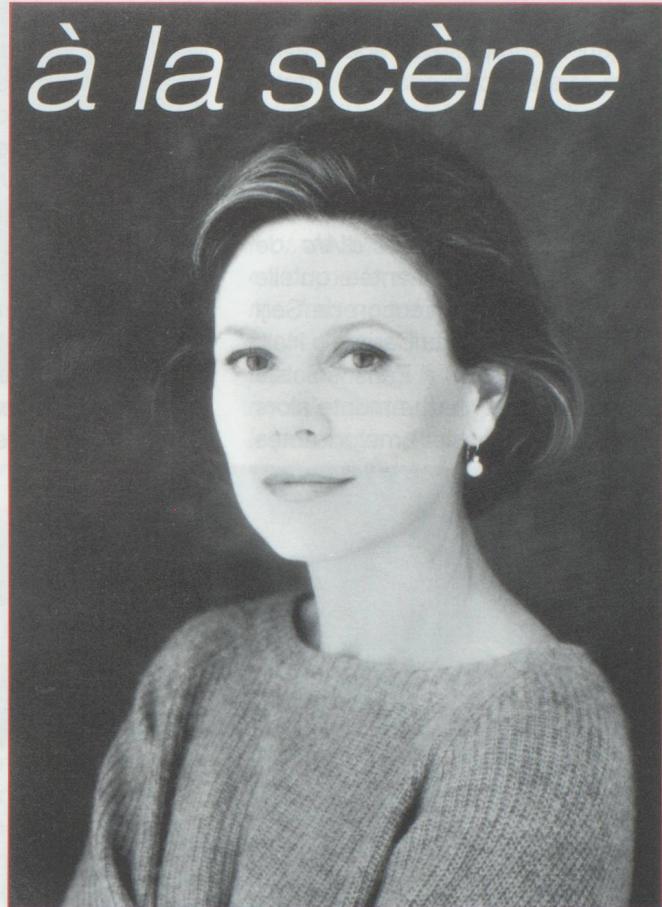
Mais le sort en décide autrement. Un accident de ski lui interdira l'avenir en dansant. Elle plie bagages et se rend dans la ville du théâtre tout court : Berlin. C'est là qu'elle suit des cours d'art dramatique, obtient ses premiers rôles et devient une professionnelle des planches. Elle s'entoure vite des meilleurs dans le monde du spectacle, écoute, participe, apprend, et joue. Devant ou derrière les coulisses, le soir, Marthe a besoin du noir d'une salle de spectacle, le jour elle se penche sur la littérature du théâtre moderne ou classique. Son appartement deviendra vite une plaque tournante des grands de l'art dramatique.

Berlin, Paris

Après Berlin, Paris : Marthe se tourne vers la France et son cinéma mondialement connu. Coup de chance lié au talent, voilà qu'elle décroche un premier rôle dans *Le Diable par la queue* de Philippe de Broca. Sans grande fortune, Marthe Keller s'aventure à Paris, aime la ville et la vie française et ne quittera plus la capitale. Paris et la France font d'elle une des actrices les plus

aimées en 1975. Quand elle joue *Les Demoiselles d'Avignon*, suivies par toute la France une fois par semaine sur le petit écran, le public adopte la jeune Suisse à l'accent charmant et pour son naturel, qu'elle n'a jamais perdu. A partir de là, la carrière s'enchaîne de succès en succès. Claude Lelouch lui donne un premier rôle, Hollywood vient la chercher. Elle tourne avec Dustin Hoffman, Al Pacino, sous la direction de Billy Wilder, John Schlesinger, ou Sidney Pollack,... Le Beverly Hills Hotel devient sa résidence secondaire, qu'elle partage avec un appartement à New York. Un fils, un appartement de star à Paris et des rôles partout dans le monde. Le rêve s'est accompli. Exigeante, elle joue sous Patrice Chéreau et s'essaie au théâtre le plus difficile. Elle tiendra le rôle-titre de *Cassandra*, un opéra parlé, au Théâtre du Châtelet à Paris, seule sur scène pendant presque deux heures. Le public applaudira l'exploit !

Curieuse, insatiable et bosseuse, elle est de plus en plus fascinée par le monde de la musique. Salzbourg et son Festival international de la



► musique reconnaît ses ambitions : Karajan lui propose de jouer avec Klaus-Maria Brandauer dans *Jedermann* de Hofmannsthal. Sept années de suite, elle restera fidèle au Festival et à sa musique. Elle remplacera au pied levé Meryl Streep dans la *Jeanne d'Arc* de Honegger, version chantée qu'elle interprète sous la direction de Seiji Ozawa. Triomphes au Carnegie Hall, au Japon, à Berlin, à Paris... Saisie par la musique, Marthe monte alors un spectacle de mélodrames

ber. Une fois la décision prise, Marthe s'y jette corps et âme, disparaît de la vie mondaine, se fait rat de bibliothèque, dévore toute l'histoire des carmélites, leur siècle, leur vie. « *Actrice au service d'autres interprètes, et engagée avec eux*, dit-elle, *dans une rigoureuse quête de la simplicité*. Les Dialogues à tous égards y invitent. » Elle écoute toute la musique de Poulenc encore et encore : « *j'aime la musique, toute la musique, de manière très immédiate, épidermique* ». Puis elle s'op-

en camp de concentration, avec laquelle Gertrud von le Fort échangea une sensible et émouvante correspondance. « *L'Eglise dans la révolution me posait des questions capitales : les années 30, la montée du nazisme, la position de l'Eglise et la question juive dans cette décennie-là, comme l'assassinat il y a quelques années des moines français en Algérie me bouleversa tout autrement et m'ouvrit vers les Dialogues une voie véritable, l'œuvre enfin, et du point de vue d'une conscience moderne.* »

« J'ai dû me heurter à des choses personnelles, creuser en moi »

Marthe Keller se plonge alors dans cette histoire du Carmel : « *Les interprètes n'ont pas besoin de moi pour chanter. Ils savent, ils sont magnifiques. Je voulais qu'ils acquièrent et transmettent la compréhension profonde du texte. Mais qu'en même temps ils soient naturels et livrés totalement à leurs émotions. Je ne les dirigeais pas, je décrivais les lieux et les ambiances, le cloître, la chapelle, le parloir. J'évoquais les lumières qui font, selon les heures du jour, changer les sentiments. Je voulais qu'ils s'abandonnent comme des bébés* ». Elle hésite... « *et l'on trouve chez Poulenc une sorte de distance douce, presque tchékovienne, qui ne juge pas, mais constate* ». Plus loin, Marthe fait la preuve qu'elle croit plus en l'amour qu'en l'autorité : « *Les conditions de travail à Strasbourg étaient idéales. L'ambiance rare, faite de convivialité, de gentillesse, d'écoute et de disponibilité de tous les instants. J'ai toujours refusé d'avoir des rapports de force avec les artistes et le personnel* ». Marthe a choisi d'éviter tout pathos révolutionnaire et le couperet de la guillotine. Elle fait raconter l'histoire sans excès, tranquillement, presque calmement. Le décor et les costumes sont sans prétention, presque invisibles, tel un film en noir et blanc. On se concentre d'autant plus sur le



romantiques, des lieder allemands sur des musiques de Strauss, Wagner ou Nietzsche, qu'elle présente en tournée en Europe.

Désormais, elle mènera une double carrière, continuant de tourner dans de nombreux films de cinéma et de télévision tout en versant dans l'art de la musique et le lyrique. On la rencontre aux grandes premières d'opéra comme dans les salles de concert et de théâtre. L'après-midi, dès qu'elle a une heure de libre, elle fréquente les salles de cinéma. Artiste exigeante, elle n'hésite pas à refuser des rôles inutiles ou insatisfaisants. Vers 1995, elle se trouve à un tournant de sa carrière : que reste-t-il à jouer pour une actrice qui a connu le grand cinéma et se voit difficilement dans cet univers des nouveaux médias visuels où tout est rapide, souvent sans suite et vite oublié ?

En pleine remise en question, la proposition de la mise en scène des Carmélites ne pouvait mieux tom-

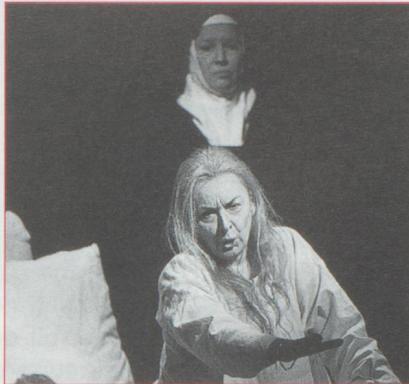
pose longtemps à Poulenc et à Bernanos. Prudente résistance. Elle a pour l'un et l'autre un respect sans bornes, mais rien dans sa première approche des *Dialogues des Carmélites* ne la satisfait.

Jusqu'au moment où le destin de deux autres femmes dans ce siècle « *éclaira soudain pour moi la tragédie des religieuses du Carmel de Compiègne, guillotinées le 17 juillet 1794 sur l'ordre du Tribunal révolutionnaire* » : le destin de Gertrud von le Fort, née en 1876 en Westphalie d'une vieille famille de huguenots français exilés volontaires à la révolution de l'Edit de Nantes, convertie au catholicisme en 1926 et qui publia en 1931, en Allemagne, *La Dernière à l'échafaud*. Dans ce libre récit de l'exécution des religieuses de Compiègne, traduit en France dès l'après-guerre, elle donne son propre nom à la plus jeune et inquiète des Carmélites, Blanche de la Force. Et le destin d'Edith Stein, juive et catholique, religieuse morte

contenu de la pièce et la musique. Etonnante simplicité, évidence pour une actrice habituée aux fastes de la vie, au succès et la gloire : « J'ai dû me heurter à des choses personnelles.. Je suis catholique mais non pratiquante. Quant à la Révolution, rien ne m'est plus étranger. J'ai horreur de la violence et je ne vois pas le monde en noir et blanc. Mais bon, j'étais coincée... »

Marthe a bien fait d'écouter les encouragements des ses amis, qui l'ont poussée dans l'aventure. Le soir de la première au théâtre du Rhin à Strasbourg, elle a peur, très peur, l'angoisse de tout metteur en scène devant le verdict du public, de la critique, des médias. Le public est au rendez-vous. Les amis, les grands de la musique, la société, autour de Catherine Trautman, sont dans la salle.

A la fin de la pièce, les Carmélites assassinées tombent une à une devant un public sans mot. Quelques secondes après le drame, des applaudissements sans fin. Un public ému, touché, appelle les chanteurs encore et encore sur scène. Bien plus tard, timidement souriant, le metteur en scène apparaît. Et c'est la « standing ovation » pour l'actrice, pour avoir su donner une des interprétations les plus intelligentes et sensibles du chef-d'œuvre de Poulenc. Rudolf Berger aura eu une bien heureuse idée de lui confier la mise en scène. Elle a accompli sa mission en femme d'aujourd'hui, au regard moderne, tout en respectant le contenu grave de l'histoire de la pièce. ARTE, puis France 3 retransmettront l'opéra en version intégrale, avant qu'il gagne la scène londonienne, puis la Finlande, pour terminer à Paris. Marthe Keller est partout présente. Fidèle à sa conviction, elle participe au montage du film, prépare les déplacements, retravaille avec les chanteurs. La presse est unanime : sa mise en scène est un pari gagné. Un avenir musical s'ouvre pour l'actrice : « J'ai vécu pendant plusieurs semaines hors du temps et de l'espace, comme dans un cocon, avec ces filles pour lesquelles j'ai une grande tendresse. Avec l'âge, je préfère l'ombre au soleil, la simplicité et l'entente à tous les rapports de



force. En ce moment, je vis un conte de fée ».

“ Si mon avenir est dans l'opéra, j'irai sur la pointe des pieds ”

Retrouverons-nous Marthe Keller dans une mise en scène, comme actrice ou dans un rôle chantant ? Les propositions ne manquent pas. Mais les décisions sont toujours aussi difficiles à prendre : « Jamais je ne revirai des moments de grâce comme pendant la mise en scène des Carmélites. La religion ? Je crois, je suis convaincue qu'il y a quelqu'un de plus important que moi. Celui qui se réjouit le plus, prie le plus, dit Marion dans La Mort de Danton. Silence, amour, humour et mystère sont mes quatre mots préférés. » En réponse à la question sur son plan de carrière, Marthe préfère parler de parcours professionnel : « Ma vie est jalonnée de hasards. J'ai fait avec. La seule chose que j'ai toujours su, c'est que j'aime profondément la musique. Une actrice a beaucoup de temps libre et moi, je m'ennuie à mort dans les boutiques. Alors j'ai commencé à fouiller dans les bibliothèques, à la recherche de partitions où les mots parlés rencontrent les notes ».

L'an 2000 ? « Si je devais faire un choix définitif entre jouer et mettre en scène, je laisserais tomber le métier d'actrice. J'en ai trop fait, je suis fatiguée de devoir plaire. Je préfère aujourd'hui travailler dans l'ombre. J'ai eu beaucoup de chance, mais j'ai beaucoup travaillé aussi. Si mon avenir est dans l'opéra, j'irai sur la pointe des pieds. Comme j'aime la musique et qu'on

ne vit qu'une fois, je suis très tentée. Je pense à des œuvres de petite dimension avec lesquelles je peux m'identifier : Erwartung, La Voix humaine, Le Chevalier à la Rose, mais ce dernier ouvrage me fait peur. Je ne suis pas du tout sûre de moi. Je suis beaucoup plus inquiète qu'on ne le croit. J'ai besoin qu'on me fasse confiance. Le retentissement médiatique en soi m'est complètement égal. Un bonne critique ne m'apporte qu'une seule chose : le courage d'aller plus loin. De continuer d'apprendre. À ma façon, quelque part dans mon petit coin, je suis fière d'être arrivée jusqu'au bout de ce travail, sans craquer... c'est tout ».

La Suisse ? « Je n'ai pas très envie de travailler en Suisse où l'on me reproche toujours mon accent. En France, on trouve cela charmant. Cela dit, j'aime beaucoup les Suisses. Ils sont très respectueux envers les artistes et intéressés à la culture. En Suisse alémanique ? Personne ne me connaît ». La famille, les amis de Marthe s'exclament au soir de la première : « que cette pièce te ressemble ! » : « Peut-être que ce sentiment vient de ce que j'ai voulu être honnête, ne pas me soucier de séduction ou de charme, ce sur quoi j'ai bâti ma vie d'actrice. Je voulais juste laisser parler la musique ».

Dans le hall d'entrée du théâtre de la Filature à Mulhouse, elle est tout simplement là, parmi les spectateurs venus voir et entendre dialoguer les Carmélites un dimanche après-midi. Pâle, fatiguée d'avoir trop travaillé, mais belle d'un succès heureux et mérité. De noir vêtue, une écharpe rouge au cou, un sourire pour tous, une main pour les uns, elle embrasse les autres : « Je suis tellement bien ici, à Strasbourg. En province, tout est plus facile, tout le monde est sympathique, je les aime tous », s'exclame-t-elle. La Suisse est décidément gâtée : Martina Hingis, la sportive qu'on aime, Bertrand Piccard le courageux qu'on admire, Pipiloti Rist l'artiste qu'on découvre... et Marthe Keller actrice ET metteur en scène qu'on adore.

Cornelia Reiwald